

Antoine Daniel

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Massacré par les Iroquois, le 4 juillet 1648!



Édition du MESSAGER CANADIEN, Montréal, Can.

FC 314

D35

D48514

1920

C. 2

CONFORMÉMENT au décret d'Urbain VIII, nous déclarons que les titres de *Saint* ou de *Vénéral*e qui, dans le cours de cet ouvrage, s'appliqueraient à des personnes sur lesquelles la sainte Église ne s'est pas prononcée n'ont qu'une valeur purement *humaine* et *privée*.

De même dans l'exposé des événements et des grâces extraordinaires qui sont rapportés, nous n'entendons pas prévenir le jugement du Souverain Pontife, auquel nous nous soumettons sans réserve.

Imprimi potest:

J.-M. FILION, S. J.,

Praep. Prov. Canad.

Nil obstat:

Marianopoli die 10 Februarii, 1920

A. CUROTTE, *Censor Deputatus.*

Imprimatur:

† GEORGES, *Év. de Philippopolis,*

10 février 1920

Adm.



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

ANTOINE DANIEL

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

MASSACRÉ PAR LES IROQUOIS

LE 4 JUILLET 1648

« **E**NVOYEZ-NOUS des gens de cœur, écrivait un jour à son Provincial, le Supérieur des missions huronnes; des hommes qui ne s'effraient pas à la vue des mille morts qu'il nous faut souffrir en cherchant les Sauvages dans leurs tanières, au fond des grands bois. »

Jamais ce souhait si apostolique ne fut mieux exaucé que par l'arrivée du missionnaire qui débarquait, le 24 juin 1633, devant Québec.¹ C'était un homme de taille moyenne, mais à l'aspect énergique, à l'œil vif, au geste net et décidé. Il était né à Dieppe, le 27 mai 1601. Sa famille paraît avoir joui d'une large aisance. Dans tous les cas, les Daniel étaient « très honnestes et tout à fait gens de bien », nous assure le P. Ragueneau. Ils

¹ *Relation* de 1633, p. 30.

étaient aussi d'une race vaillante. En 1629, l'un d'eux part de Dieppe avec quatre vaisseaux et une barque pour ravitailler Québec. Arrivé sur le grand banc de Terre-Neuve, il apprend de quelques marins qu'un Écossais, nommé Jacques Stuart, vient de bâtir un fort au Port aux Baleines, dans l'île du Cap-Breton, et qu'il soumet à un droit tous les pêcheurs de morue qui jettent leurs filets dans ces parages. A cette nouvelle il n'hésite pas: la tempête a dispersé sa flottille, n'importe. Avec son seul vaisseau, il cingle vers le Cap-Breton, attaque le fort, le rase, fait construire un ouvrage plus considérable à l'entrée du Grand-Cybou, y arbore les couleurs royales et y laisse pour les défendre quarante hommes bien munis de provisions. Puis, il se remet en mer avec tous les Anglais prisonniers et il retourne en France, afin d'y rendre compte de sa campagne et d'y prendre les ordres du grand cardinal. ¹

Ce hardi marin était le frère de notre futur martyr. Celui-ci avait reçu au baptême le prénom d'Antoine. Il grandit en face de la

¹ Champlain, 1632, p. 272-275.

mer, dont il prenait plaisir à contempler les flots du sommet des falaises: l'immensité l'attirait. Mais ce qu'il rêvait, quand son regard s'attachait ainsi pendant de longues heures à l'horizon, ce n'étaient pas les courses aventureuses des mariniens du Pollet ¹ partant pour aller pêcher le hareng ou la morue, en affrontant mille tempêtes; ce n'étaient pas davantage les découvertes si heureusement faites sur divers points du globe par certains armateurs de Dieppe ni même les exploits maritimes contre les Portugais, les Espagnols et les Anglais. Il pensait aux peuplades qui habitaient le long du grand fleuve, sur les rives duquel les Dieppois venaient de jeter les fondements de Québec, et il appelait de ses vœux le moment où il lui serait permis de leur prêcher l'Évangile; car « il semblait n'être né que pour le salut de ces peuples et n'avoir point de désir plus violent que de mourir pour eux. » ²

Cependant Antoine Daniel n'entra pas au noviciat en sortant du collège. Sa famille

¹ Faubourg et port de l'Est à Dieppe.

² *Relation* de 1649, p. 45.

fit-elle tout d'abord opposition à ses projets ? Quelque autre obstacle lui ferma-t-il l'accès de la vie religieuse ? Les renseignements précis nous manquent à ce sujet.

Ce qui est certain, c'est qu'Antoine, après avoir consacré deux années à l'étude de la philosophie, en donna une à celle du droit. Mais les Institutes et les Pandectes n'étaient point pour satisfaire ce cœur ardent. Antoine les ferma bientôt pour toujours et il revêtit à vingt ans (1er oct. 1621) le pauvre habit religieux dans la Compagnie de Jésus.

Le jeune novice fit ses débuts sous le P. Lancelot Marin dans la maison de probation de Rouen. Jean de Brébeuf sortait à peine de ce noviciat ; Isaac Jogues allait y entrer, trois ans après. Les futurs martyrs s'y succédaient donc presque sans interruption. Ses premiers vœux prononcés, Ant. Daniel passa au collège de Rouen, où il enseigna de 1623 à 1627, toutes les classes de grammaire, depuis la sixième jusqu'à la troisième inclusivement. Nous le retrouvons, l'année suivante, à Paris ; il y étudia la théologie au collège de Clermont. Ce cours dura

trois ans (1627-1630,) et, lorsqu'il l'eut terminé, le P. Daniel vit ses souhaits comblés par l'ordination, qui le faisait prêtre pour l'éternité! Il était prêt désormais pour l'apostolat auquel la grâce le conviait. Il demeura pourtant deux années encore en Europe, au collège d'Eu, où il fut d'abord professeur de Belles-Lettres, ministre ensuite, et où il vécut avec le P. de Brébeuf, qui y était procureur. Mais l'heure vint où ses prières instantes triomphèrent des derniers obstacles, et il fut désigné pour la mission du Canada.

C'est à Dieppe, sa patrie, que l'apôtre s'embarqua. Il devait passer en Amérique avec le P. Ambroise Davost, sur la flottille qui allait y ramener le lieutenant de Champlain, Duplessis-Bochard. Par une heureuse coïncidence, il fit la traversée sur le vaisseau commandé par son valeureux frère, mais il quitta ce navire à Tadoussac, où il séjourna toute une année. C'est seulement le 24 juin 1633 qu'il remonta le fleuve et qu'il put rejoindre le P. de Brébeuf à Québec.

Il savait que ce vaillant ouvrier ne désirait rien tant que de retourner chez les Hurons;

il espérait pouvoir se joindre à lui et faire en sa compagnie le périlleux voyage. De fait, cet espoir fut sur le point de se réaliser deux mois après. Champlain avait à cœur de s'attacher cette nation. Sa piété le poussait à lui envoyer des apôtres. Son génie colonisateur, si perspicace et si profond, se trouvait sur ce point d'accord avec elle, car il était persuadé qu'il n'y a pas de lien plus indissoluble que celui de la religion. Or, « jusque-là on avait plutôt préparé les voies à l'établissement du christianisme parmi ces Sauvages que réellement commencé une œuvre, qui demandait une plus grande connaissance qu'on en avait pu encore acquérir, de leur langue, de leurs coutumes, de leur croyance et de leur esprit. Dans le séjour que les PP. Récollets avaient fait parmi eux, ils en avaient bien gagné quelques-uns à Jésus-Christ, mais ils n'en avaient pu baptiser que très peu. Les PP. de Brébeuf et de Noüe avaient aussi fait quelques prosélytes; mais le christianisme n'avait point encore pris racine parmi ce peuple, qui ne paraissait pas aisé à réduire. On se flattait néanmoins que, quand il aurait

traité un peu plus longtemps avec les missionnaires, il deviendrait plus docile. » ¹

Champlain forma donc le dessein de fonder une mission sur les bords du lac Huron. Il en fit part aux sept cents Sauvages qui étaient descendus de ces contrées pour l'attendre à Québec à son retour de France, en 1633. Tous y applaudirent. Mais la constance n'était pas la qualité maîtresse de ces pauvres gens. Au moment où l'on y pensait le moins, ils changèrent brusquement d'avis et déclarèrent que le projet du gouverneur était irréalisable. Champlain, qui les connaissait, ne se borna pas à leur en témoigner sa surprise et son mécontentement. Il leur parla en homme qui ne se voyait plus, comme les années précédentes, dans une situation à être impunément joué. Il disposa donc toutes choses pour que les missionnaires pussent faire le voyage projeté. Les Hurons se rendirent. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Au moment d'embarquer, ils refusèrent de recevoir les Jésuites dans leurs canots. Le prétexte de ce re-

¹ Charlevoix, *Hist. gén. de la Nouvelle-France*, t. Ier, p. 178.

fus était l'arrestation d'un Algonquin qui avait traîtreusement massacré un Français. Insister, c'était vraisemblablement vouer les missionnaires à la mort. Le P. Daniel qui, avec le P. Davost, devait accompagner le P. de Brébeuf, était tout prêt à affronter ce péril, car, dit le P. Le Jeune, ¹ « je ne les vis jamais aussi résolu qu'alors ». Mais cette mort aurait dû être vengée. La guerre s'en serait donc suivie entre les Hurons et la colonie. Champlain ne crut pas sage de faire de nouvelles instances. On n'eut que le temps d'aller par les cabanes retirer le petit bagage des voyageurs, que l'on avait déjà remis aux Sauvages, et les canots hurons s'ébranlèrent, emportant le fruit de leurs échanges, mais laissant derrière eux sur la rive la Vérité.

Le P. Daniel resta donc à Québec, avec ses frères. Heureusement le travail y répondait à son zèle. Les Anglais, pendant leur courte occupation de la Nouvelle-France, avaient brûlé la chapelle autrefois desservie par les Récollets. En attendant qu'on en pût construire une autre, les Jésuites firent

¹ *Relation* de 1633, p. 42.

dresser un autel dans le fort. C'est là qu'ils exerçaient leur ministère, en même temps qu'à Notre-Dame des Anges. Le P. Daniel y prêcha souvent. Un peu plus tard, Champlain, en exécution d'un vœu fait par lui à la très sainte Vierge, bâtit, sous le titre de Notre-Dame de Recouvrance, une église tout près de la citadelle. ¹ Le P. Antoine fut chargé de la desservir, concurremment avec quelques autres religieux, et ces travaux l'absorbèrent jusqu'au jour où la Terre promise s'ouvrit enfin devant lui.

C'est vers le milieu de l'été de 1634 qu'il y entra. Le P. Daniel était parti de Québec le 1er juillet, avec le P. de Brébeuf, pour aller jusqu'aux Trois-Rivières à la rencontre des Hurons. Le P. Davost les suivit trois jours après. Quand les Sauvages arrivèrent, les missionnaires comprirent vite qu'ils auraient beaucoup de peine à se faire accepter dans les canots. On le leur avait promis l'année précédente. Malheureusement les traitants étaient descendus en si petit nombre et si

¹ L'église de Québec, comme celle des Trois-Rivières ensuite, fut placée sous le vocable de l'Immaculée Conception.

mal équipés, qu'ils n'avaient pas dessein d'accomplir leur promesse. Ils n'en témoignèrent pas moins d'abord une grande bonne volonté. Mais, quand on vint à l'exécution, ils s'excusèrent: leurs canots étaient trop peu nombreux; — il n'y en avait que onze, en effet; — leur fatigue était trop grande. Enfin les Algonquins, dont ils devaient traverser le pays, s'opposaient à l'embarquement des Robes-Noires.

A force de présents, on finit cependant par lever tous les obstacles. Les missionnaires n'emportèrent que ce qui leur était nécessaire pour célébrer la messe, et quelques autres objets absolument indispensables. Ils s'engagèrent, de plus, à ramer pendant tout le voyage. On leur annonçait bien que, selon toute vraisemblance, ils ne le feraient pas longtemps, et qu'on les jetterait à l'eau au premier passage difficile, après les avoir assommés au préalable, en accusant de leur mort quelque remous perfide. Mais ils étaient décidés à pénétrer coûte que coûte dans le pays où ils voulaient aller porter la foi. Ils

partirent donc, le P. Daniel et le P. de Brébeuf, le 7 juillet 1634, et le P. Davost, huit jours après.

« Ils ont trois cents lieues à faire, écrivait le P. Le Jeune, le 7 août suivant, ¹ et cela dans des chemins qui font horreur, à ouïr les Hurons eux-mêmes. Les Sauvages cachent dans ces chemins, de deux jours en deux jours, de leur farine pour manger au retour. Il n'y a point d'autres hôtelleries que ces cachettes. S'ils manquent à les retrouver ou si quelqu'un les dérobe, il se faut passer de manger; s'ils les retrouvent, ils ne font pas pour cela grande chère: le matin, ils détrempent un peu de cette farine avec de l'eau et chacun en mange environ une écuellée. Là-dessus, ils jouent de l'aviron tout le jour, et sur la nuit ils mangent comme au point du jour. C'est la vie que doivent mener nos Pères, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés. »

Ce n'était là qu'une des fatigues de ce long voyage. Le P. de Brébeuf en a consigné quelques autres dans sa lettre du 27 mai

¹ *Relation* de 1634, p. 90.

1635. « Des deux difficultés ordinaires du trajet, écrit-il, la première est celle des saults et portages. Toutes les rivières de ce pays sont pleines de chutes. Quand on approche de ces torrents, il faut mettre pied à terre et porter à col, à travers les bois ou sur de hautes et fâcheuses roches, tous les paquets et les canots eux-mêmes. Cela ne se fait pas sans beaucoup de travail, car il y a des portages d'une, de deux où de trois lieues; ajoutez qu'il faut en chacun faire plusieurs voyages, si on a tant soit peu de paquets. En quelques endroits, qui sans être moins rapides sont cependant plus aisés à l'abord, les Sauvages entrent dans la rivière; puis ils traînent et conduisent à la main leurs canots, avec des peines et des dangers extrêmes, car ils ont parfois de l'eau jusqu'au menton. Aussi sont-ils contraints de temps en temps de lâcher prise et de lutter comme ils peuvent contre la rapidité du courant, qui leur arrache et emporte les canots. Un de nos Français resta ainsi tout seul dans le sien, ¹ tous les Sauvages

1 Trois Français s'étaient embarqués avec les missionnaires.

l'ayant laissé aller au gré du torrent; mais son adresse et sa force lui sauvèrent la vie, et le canot aussi avec tout ce qui était dedans.

« J'ai supputé le nombre des portages, et je trouve que nous avons porté trente-cinq fois et traîné pour le moins cinquante. Je me suis mêlé parfois d'aider en cela à mes Sauvages, mais le fond de la rivière est de pierres si tranchantes, que je ne pouvais marcher longtemps, étant nu-pieds.

« Une autre difficulté est pour le vivre: souvent il faut jeûner, si l'on vient à perdre les caches; et quand on les retrouve, on ne laisse pas d'avoir bon appétit, après s'y être traité... Ajoutez qu'il faut coucher sur la terre nue ou sur quelque roche; qu'il faut sentir incessamment la puanteur de ces Sauvages, marcher dans les eaux, dans les fanges, dans l'obscurité et l'embarras des forêts, où les piqûres d'une multitude de moustiques et de cousins vous importunent fort.

« Je laisse à part le long et ennuyeux silence où l'on est réduit. »

Le P. de Brébeuf ajoute ensuite que le

P. Daniel et lui avaient dû ramer tout le long de la route. Le soir venu, c'est à la lueur d'un brasier allumé sur le bord du fleuve que, harassés de fatigues, ils récitaient leur bréviaire. De plus, ils avaient été obligés, à chaque chute de la rivière, de porter leurs bagages sur les épaules, « ni plus ni moins que les Hurons ». A chaque portage, il leur fallait faire quatre voyages. Un moment, le maître du canot du P. de Brébeuf proposa de débarquer l'apôtre dans une île déserte: heureusement, la proposition ne fut pas acceptée.

« Quiconque montera ici, disait le missionnaire, se doit résoudre à tout cela et à quelque chose de plus, même à la mort dont on voit à chaque instant l'image devant les yeux. Pour moi, qui ne sais point nager, je m'en suis vu une fois fort proche; car, au départ des Bissiriniens, nous nous en allions tomber dans un précipice, si mes Sauvages n'eussent promptement et habilement sauté dans l'eau pour détourner le canot que la rivière emportait. Il est probable que les autres en pourraient bien dire autant et plus, vu le

nombre qu'il y a de semblables rencontres. »

Le P. Davost avait été en effet fort malmené. On commença par lui dérober une partie de son pauvre bagage; car être Huron ou larron, c'était, paraît-il, la même chose. On l'avait ensuite contraint de jeter dans le fleuve presque tous les livres et le papier qu'il portait, ainsi qu'une partie de son linge et un petit moulin d'acier. De plus, on l'abandonna chez les Algonquins, où il eut « de quoi souffrir à bonnes enseignes ». Si bien que lorsqu'il arriva aux Hurons, il était si épuisé que de longtemps il ne put pas se remettre.

Quant au P. Daniel, son odysée fut plus mouvementée encore. Embarqué dans un canot « chétif et usé », qui n'avait pour tout équipage que trois Hurons malades, il faillit, lui aussi, être abandonné dans un des nombreux îlots du Saint-Laurent. Un chef sauvage qu'il rencontra le sauva, en le prenant à son bord. Mais la faim se fit bientôt sentir aux voyageurs. Dans l'espoir de trouver une certaine nation qui devait leur donner des provisions de route, ils avaient quitté le chemin le long duquel étaient échelonnés

leurs vivres. Malheureusement, ils battirent en vain les bois où ils erraient: la peuplade qu'ils cherchaient demeurait introuvable, et, comme il n'y avait pas de chasse dans ces quartiers, toute la troupe se vit en face de la mort, cette mort cruelle que les Sauvages connaissaient bien, qui parsemait ces forêts de leurs cadavres décharnés et qui devint, les années suivantes, celle de plus d'un missionnaire. ¹ « Qui sait si le P. Daniel est encore en vie? » se demandait alors le P. Le Jeune, son supérieur, ² tant le danger était réel! Il se trouva par bonheur que les affamés avaient pu regagner le fleuve à temps et reprendre la route imprudemment abandonnée. Le P. Daniel finit donc par arriver chez les Hurons. Mais il n'y toucha qu'assez longtemps après le P. de Brébeuf, vers le 15 août.

Ses souffrances allaient changer de nature, mais non point cesser. Le moment était venu pour lui, suivant l'expression d'un mission-

¹ Le P. René Ménard, pour n'en pas nommer d'autres, expira ainsi dans les forêts, à 500 lieues de Québec. Il s'y était égaré et il y mourut de faim (1661).

² Lettre du 7 août 1634. *Relation* de 1634, p. 92.

naire, « de se faire à tout et de devenir sauvage avec les Sauvages. »

Il lui fallut d'abord s'habituer à la nourriture huronne. En temps d'abondance, elle se composait de quelques farines, de fruits et de racines, parfois de biscuits troqués contre des fourrures aux Trois-Rivières et à Québec. On y ajoutait, au moment de la chasse et de la pêche, le poisson, le gibier et la viande de venaison que l'on prenait; plus tard, les quartiers d'ours, d'orignal ou d'élan que l'on avait boucanés.

A la rigueur, cette nourriture aurait pu suffire, si elle n'avait été d'une malpropreté repoussante. Les *Relations* nous ont laissé à ce sujet des détails qui nous font bien comprendre ce que devaient souffrir les missionnaires en face de pareils aliments.

Quand les Sauvages faisaient sécher la viande qu'ils voulaient conserver, ils en prenaient un quartier, — les côtes d'un orignal ou d'un bison, par exemple. Ils le jetaient sur la terre, le battaient avec des pierres, puis le foulaient aux pieds. Cheveux, poils d'animaux, plumes d'oiseaux, s'il en traînait

sur le sol, terre et cendre, tout cela se collait à la viande, s'y incorporait et durcissait avec elle à la fumée; puis, lorsque l'heure du repas arrivait, « tout s'en allait de compagnie dans l'estomac ». Si l'on s'avisait de faire cuire la tranche de boucan, c'était bien pis. Alors, dit un missionnaire, qui rappelle qu'il en a goûté et vécu, et qu'il n'exagère rien par conséquent, ¹ « le manger était un peu plus propre que la mangeaille que l'on donne aux animaux. Mais non pas toujours cependant... Nous avons trois malades des écrouelles dans notre cabane. Je les ai vus cent fois patrouiller dans la chaudière où était notre boisson commune, y laver leurs mains, y boire à pleine tête comme les animaux, rejeter leurs restes dedans (car c'est la coutume des Sauvages), y plonger de leur vaisselle d'écorce pleine de graisse, de poil d'orignal, de cheveux, y puiser de l'eau avec des chaudrons noirs comme la cheminée; et après cela, nous buvions tous de ce brouet noir, comme de l'ambrosie. Ce n'est pas tout, ils rejettent là-dedans les os qu'ils ont rongés, puis mettent

¹ *Relation* de 1634, p. 34.

de l'eau et de la neige, la font bouillir: et voilà de l'hypocras. Un certain jour, des souliers venant d'être quittés tombèrent dans notre boisson. Ils s'y lavèrent à leur aise. On les retira sans aucune cérémonie; puis on but comme si rien ne fût arrivé. Je ne suis plus beaucoup délicat; tant est-ce cependant que je n'eus point soif, aussi longtemps que cette malvoisie dura. »¹

Inutile d'ajouter que les cabanes des Hurons étaient, en fait de propreté, à l'avenant de

1 Le même missionnaire nous raconte son embarras, la première fois qu'on lui donna sa portion en cabane. « Je jetai les yeux sur mon compagnon, puis je tâchai d'être aussi brave homme que lui. Il prend sa chair à pleine main et vous la coupe morceaux après morceaux, comme on ferait une pièce de pain. Que si la chair est un peu dure, ils vous la tiennent d'un bout avec les dents et de l'autre par la main gauche; puis la main droite joue là-dessus du violon, se servant du couteau pour archet.... Si vous égarez ce couteau, comme il n'y a pas de coutelier dans ces grands bois, vous êtes condamnés à prendre votre portion à deux belles mains, et mordre dans la chair et la graisse aussi bravement, mais non pas si honnêtement, que vous feriez dans un quartier de pomme; Dieu sait si les mains, la bouche et une partie de la face reluisent après cela. Le mal est que je ne savais à quoi m'essayer: de porter du linge, il faudrait un mulet, ou bien faire tous les jours la lessive, car en rien de temps tout se change en torchon de cuisine dans leur cabane. Pour eux, ils essuyent leurs mains à leurs cheveux ou à leurs chiens. Je vis une femme qui m'apprit un secret: elle nettoya ses mains à ses souliers; je fis de même. Je me servais aussi de poil d'original, de branches de pin et de bois pourri pulvérisé; ce sont les essuie-mains des Sauvages. On ne s'en sert pas si doucement que d'une toile de Hollande, mais peut être plus gaiement. » — *Relation* de 1634, p. 35.

leur nourriture. On n'y connaissait pas l'usage du balai, et les poils, les plumes, les râclures et les détritrus s'y amoncelaient sans encombre pendant des mois entiers. En général, ces singulières constructions se ressemblaient beaucoup. Elles avaient d'ordinaire une dizaine de mètres de longueur et autant de large. Il y en avait cependant bon nombre de plus spacieuses et quelques-unes de prodigieusement longues. Dans certains villages, on en rencontrait de 80 mètres de développement frontal. Leur forme rappelait celle d'un berceau de verdure. Leur charpente se composait, comme nous l'avons dit, de jeunes arbres, hauts et forts, plantés sur deux rangs pour constituer les deux côtés de la cabane, et réunis par le sommet. Sur ces perches, d'autres échelas étaient fixés transversalement et le tout était couvert de larges feuilles d'écorce, superposées les unes sur les autres, comme les bardeaux d'une toiture, et maintenues par des cordes de filaments ligneux. L'été, le logis changeait d'aspect: l'écorce faisait place à des nattes tressées en roseaux

tendres et d'une facture si artistique que, « quand elles pendaient, l'eau coulait dessus tout au long sans les percer ». ¹ A la cime de la cabane et sur toute sa longueur, une ouverture large d'un pied était laissée pour permettre tout à la fois à la lumière d'entrer et à la fumée de sortir. A chaque extrémité se trouvait une sorte de vestibule fermé, où l'on mettait, dans des barillets d'écorce, le poisson fumé, le blé et autres denrées alimentaires qui n'avaient pas à redouter la gelée. Dans l'intérieur, des deux côtés, de larges estrades couraient le long des parois, à 1 m. 25 du sol, comme les sièges d'un colossal omnibus. Elles servaient de lits pendant l'été, et on mettait par dessous le bois de chauffage pour l'hiver. Les feux étaient sur la terre elle-même, tous sur la même ligne, au centre de la cabane. Ils étaient plus ou moins nombreux, suivant la longueur de l'habitation. Chacun servait à deux familles, famille de droite, famille de gauche, et elles comptaient généralement de cinq à dix membres environ.

¹ *Relation* de 1614, p. 9. V. aussi le P. Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, t. II, p. 10 et suivantes.

A des pieux fixés sous le toit étaient suspendus les colliers de porcelaine, les filets, les fourrures et les armes: haches de pierre ou de fer, lances, flèches, boucliers en bois couverts de lanières de peau entrelacées, ou boucliers en gros cuir de bison, dont les figures indiquaient la famille qui habitait cette partie de la cabane. Une épaisse couche de suie recouvrait tout. En somme, la cabane indienne était une chambre, plus ou moins longue, occupée par dix, quinze, vingt, trente familles quelquefois: elle ressemblait beaucoup à une sorte de phalanstère. Quand, la neige tombant à gros flocons au dehors, on y pénétrait par une soirée d'hiver, on se trouvait en face d'un étrange spectacle: sur toute la longueur de la hutte, une rangée de feux brillait au milieu de la fumée qui remplissait l'antre noirâtre; autour de chacun de ces feux, un groupe de figures bronzées se pressait: guerriers grisonnants, vétérans des expéditions iroquoises; jeunes braves, qui n'avaient point fait leurs preuves encore; femmes jeunes et vieilles, abêties dans la misère; tout ce monde faisait la cuisine, mangeait, fumait, chantait;

— et autour des groupes, fourmillaient pêle-mêle, dans un incessant va-et-vient les enfants et les chiens de la maison.

A partir du mois de janvier jusqu'au mois de mars, époque de paresse pour les hommes et de repos pour les femmes, — les cabanes grouillaient de Sauvages. C'est alors que les festins, les jeux et les danses s'y succédaient. Car les Hurons étaient joueurs aussi enragés que mangeurs voraces. Une fois leurs dés rudimentaires dans la main, ¹ ils engageaient tout : parures, vêtements, canots, pipes, armes et parfois même leurs femmes encore. Les villages se défiaient les uns les autres. La cabane où l'on jouait était alors bondée de spectateurs de tous les âges, qui se juchaient sur les estrades ou pendaient en grappes le long des perches de la charpente. Les paris allaient ferme en semblable occasion. On y perdait littéralement jusqu'à ses chausses. « Vous eussiez vu cet hiver, dit Brébeuf, une bonne troupe de sauvages s'en retourner d'ici à leurs villages, après avoir perdu leurs

¹ Ces dés étaient souvent des noyaux de prune peints en blanc et en noir et agités dans un plat de bois grossier.

chausses, en une saison où il y avait près de trois pieds de neige: ils n'en étaient pas moins aussi gaillards en apparence que s'ils eussent gagné la partie. » ¹ Si ces jeux avaient un caractère médicamenteux, — ce qui arrive souvent, — le malade, roulé dans une peau d'ours ou dans une couverture, se trouvait étendu près des joueurs. Il était présent aussi, lorsqu'on dansait pour sa guérison quelque-une de ces danses frénétiques où tourbillonnait la population d'un village, et dont l'assourdissant vacarme aurait à demi tué un homme civilisé bien portant.

C'est dans une de ces huttes que vécurent d'abord le P. Daniel et ses deux compagnons d'apostolat. On comprend qu'ils devaient être désireux de s'assurer le plus tôt possible une demeure un peu moins sordide. Grâce à la verroterie, aux couteaux, alènes et haches qu'ils avaient apportés et qui servaient de monnaie en ces pays, ils firent élever une cabane de six brasses de longueur sur trois et demie de largeur, ou à peu près. Comme toutes

¹ *Relation de 1636*, p. 113.

les autres cabanes sauvages, elle était couverte d'écorce de frêne, d'orme et de sapin. Le gros œuvre fut le travail des Hurons; mais les Pères aménagèrent eux-mêmes l'intérieur de leur logis. Ils le divisèrent en trois. La première partie en entrant servit « d'anti-chambre, de brise-vent et de magasin à blé ». La seconde fit tout à la fois l'office de menuiserie et de moulin, de cuisine et de réfectoire, de salle d'étude et de chambre à coucher. Les lits étaient disposés le long des parois de branches de sapin: ils se réduisaient à quelques feuilles et à une natte de jonc par dessus. Quant aux draps et couvertures, ils en furent toujours absents. Les habits de dormeurs et quelques peaux les remplaçaient. La troisième partie, subdivisée elle-même par une cloison de planches, comprenait la chapelle et un magasin où l'on renfermait quelques ustensiles « loin de la main larronnesse des païens ».

Tel quel, le palais ne « ressemblait pas au Louvre et laissait encore assez bonne place à la pluie, à la neige et au froid ». Il n'en faisait pas moins l'admiration de tout le village.

Aussi les Hurons s'y pressaient-ils depuis le matin jusqu'au soir. Ils s'y conduisaient du reste absolument comme chez eux, se mettant où il leur plaisait, partant seulement quand bon leur semblait, entrant partout, regardant tout, furetant dans les moindres coins. Voulaient-ils les en empêcher ? On en venait immédiatement aux querelles et aux injures. Il fallait donc « filer doux, un coup de hache étant bien vite donné et le feu prenant à ces écorces sèches en un clin d'œil ». Il devenait de jour en jour plus évident que la discrétion n'était pas précisément une vertu de Sauvage. ¹ Sans y faire inutilement appel, on prit donc un moyen détourné pour vider la cabane à un moment donné. L'horloge intriguait surtout les Hurons. Ils ne pouvaient

1 « L'un deux, quittant notre cabane pour un temps, me demanda mon manteau, « parce qu'il faisait froid », disait-il, comme si j'eusse été plus dispensé que lui des lois de l'hiver ! Je le lui prêtai cependant. S'en étant servi plus d'un mois, il me le rendit si vilain et si sale que j'en étais honteux. » Le Père raconte ensuite comment, ayant étalé son manteau, comme un muet reproche, sous les yeux de son Sauvage, il trouva celui-ci malendurant tout à fait et s'attira cette réponse : « Tu dis que tu veux être Montagnais et Sauvage comme nous. Si cela est, ne sois pas fâché d'en porter l'habit ; car voilà comment sont nos robes. » Et le bon missionnaire trouva la réplique si « à propos vraiment », qu'il replia son manteau sans souffler mot.

comprendre comment elle sonnait d'elle-même, car toutes les fois que le marteau frappait le timbre, ils regardaient curieusement si tous les missionnaires étaient là et si par aventure il n'y avait pas quelqu'un de caché pour lui donner le branle. Ils en conclurent donc qu'elle était vivante et qu'elle avait un langage. Aussi demandèrent-ils ce qu'elle disait à midi. On leur répondait : « Approchons-nous de la chaudière. » Ils comprirent admirablement ce langage; car il y avait toujours à cette heure-là des écornifleurs pour avoir part au dîner. On usa donc du même moyen à quatre heures et on déclara que l'horloge leur disait alors : « Allez-vous-en, afin que nous fermions la porte. » La chose comprise fut faite avec une ponctualité admirable, et tout le monde prit l'habitude d'obéir à la sonnerie de quatre heures, sans murmurer.

A partir de ce moment-là jusqu'au coucher, les missionnaires vaquaient à leurs exercices spirituels. Ils se concertaient sur les meilleurs moyens de convertir ces peuplades. Ils étudiaient la langue, le P. Davost et le P. Daniel surtout car Brébeuf la parlait déjà. Le

P. Antoine y fit des progrès tellement rapides qu'il put bientôt traduire le *Pater noster* en vers hurons. Aussi, au moment de la prière, « comme auteur de cette poésie, dit aimablement le P. de Brébeuf, il en chante un couplet tout seul. Puis nous le rechantons tous ensemble et ceux d'entre les Hurons qui le savent déjà, principalement les petits enfants, prennent plaisir de chanter avec nous et les autres d'écouter. »

Une fois en possession de la langue, le P. Daniel put commencer les tournées de cabanes, qui avaient une très grande importance suivant les usages du pays. « On devait y aller plus souvent que tous les jours si on voulait s'acquitter comme il faut de son devoir. » Or, c'était une tâche des plus pénibles. Car dans ces cabanes « on voyait une image de l'enfer »; on n'y voyait pour l'ordinaire que feu et fumée, deçà et delà des corps à moitié nus et tout noirs, pêle-mêle avec les chiens, parmi lesquels on choisissait de temps en temps un rôti, mais qui, en attendant, étaient considérés comme des enfants de la maison et vivaient « dans une

communauté complète de lit, de plat et de nourriture avec leurs maîtres ». On n'était pas depuis un quart d'heure dans une de ces huttes qu'on se trouvait déjà couvert de suie de la tête aux pieds. ¹ Mais on y pouvait prêcher le nom du divin Sauveur. Qu'importait dès lors tout le reste. C'est dans une cabane enfumée que, pendant le voyage du P. de Brébeuf au pays du Pétun, le P. Daniel conféra son premier baptême et que d'un païen qui se mourait dans une chaumière il eut la consolation de faire un élu de son maître, Jésus-Christ. ²

C'est surtout aux femmes et aux enfants que le P. Daniel s'adressait dans ces tournées. Il leur enseignait le signe de la croix, le *Pater*, l'*Ave* et quelques courtes prières. ³ Lorsqu'il paraissait sur le seuil, les plus petits venaient se jeter dans ses bras, tant il avait su les gagner par sa bonne grâce. Aussi, quand en

¹ *Relation* de 1639, ch. III.

² Ce païen s'appelait Joutaya; le P. Daniel lui donna le prénom de Joseph.

³ *Relation* de 1637, p. 104.

1636, après la grande fête des Morts, ¹ le P. de Brébeuf prit la résolution d'envoyer à Québec quelques jeunes enfants des Hurons, pour qu'on les y instruisit dans la religion et qu'ils devinssent plus tard ses auxiliaires auprès des Sauvages, il n'hésita pas un instant. Il les confia au P. Daniel, sûr de ne pas pouvoir leur donner un guide meilleur.

L'apôtre se remit donc en route. Mais, hélas! au lieu des douze enfants qu'on lui avait promis, il n'en amenait que trois à peine. Il s'embarqua dans l'un des canots qui descendaient le Saint-Laurent pour faire la traite annuelle. La flottille quitta Sainte-Marie le 22 juillet; si elle n'était pas nombreuse, —

¹ Les détails de cette grande fête, l'une des plus importantes de toutes celles des Indiens, sont d'un réalisme trop lugubrement repoussant pour que nous les rapportions ici. Ceux de nos lecteurs qui désireraient les connaître les trouveront très en détail dans la *Relation* de 1636, p. 131. « Je ne pense pas qu'il se puisse voir au monde une plus vive image et une plus parfaite représentation de ce que c'est que l'homme, » disait Brébeuf, après y avoir assisté. Cette fête se célébrait tous les dix ou douze ans. On y exhumait tous ceux qui étaient morts pendant ce laps de temps et on les enterrait dans une fosse commune. C'est à partir de ce moment-là seulement que l'immortalité commençait pour eux, d'après les Indiens. Leurs âmes s'envolaient alors sous la forme de colombes, suivant les uns; suivant les autres, elles allaient à pied au lieu de leur éternel repos. Mais les vieillards et les enfants, étant trop faibles pour faire la route, restaient aux alentours du village. Leurs âmes erraient autour des cabanes et gémissaient au milieu des champs de blé.

dix canots seulement, — elle emportait du moins une cargaison fort riche. C'était une tentation bien grande pour les maraudeurs de la rivière! Aussi se joignit-on aux Nipisiriens, en passant devant leurs terres. On voyageait de conserve, quand, le 3 août, on croisa les Pères Ch. Garnier et Chastelain, qui montaient vers les Hurons. Plus heureux que leurs devanciers, ils étaient chaussés et ne ramaient pas. ¹ Les missionnaires échangèrent leurs lettres, puis on se remit en chemin. Mais le P. Daniel fut bientôt arrêté. Les Sauvages d'une île qui se trouvait à cent cinquante lieues des Trois-Rivières s'opposaient à la descente des Hurons. Que faire? Forcer le passage, c'était la guerre. Le missionnaire recourut à la diplomatie. Du premier coup, il n'obtint rien. Mais il n'était pas homme à se décourager. Il insista, fit des présents, rappela que les Français relèveraient l'offense, et finalement arracha à

¹ Quand on s'embarquait dans un canot, il fallait bien prendre garde d'y porter de la terre ou du sable. Aussi les missionnaires n'y étaient-ils admis que pieds nus. « Qu'il fasse chaud ou froid, il faut en passer par là » dit l'un d'eux. Les Pères Garnier et Chastelain, avaient donc été singulièrement favorisés en étant admis dans un canot avec leurs chaussures.

force d'instance le laissez-passer qu'il demandait.

Chemin faisant, Dieu lui réservait une consolation bien grande. Un soir, les canots s'étaient arrêtés par le travers du pays des Algonquins. Le Père entre dans une cabane autour de laquelle il avait remarqué un certain mouvement se produire. Dépouillé de ses vêtements, un malheureux gisait par terre. Quelques Sauvages lui liaient fortement les pieds et les mains à de gros pieux fichés dans le sol. Pendant ce temps, l'un d'entre eux tenait une torche, dont les lueurs rougeâtres éclairaient ce triste tableau, et il la secouait en guise de passe-temps sur le corps nu du prisonnier. La victime était inondée d'une pluie de résine enflammée, qui grésillait ses chairs sans qu'elle fit entendre une seule plainte. C'était un Iroquois destiné à mourir le lendemain. Ému de pitié, le miséricordieux jésuite s'approche de cet infortuné; il le console, lui parle de Dieu, l'instruit et le baptise avant de regagner son bord aux premières clartés du matin.

Cinq jours après, — 19 août 1636, — une

partie du gros des Hurons parut en vue des Trois-Rivières. « Pieds nus, l'aviron à la main, couvert d'une méchante soutane, son bréviaire pendu au cou, sa chemise pourrie sous le dos, la face défaite, mais joyeuse pourtant, » ¹ le P. Daniel se trouvait dans un de ces canots. ²

C'était acheter au prix de bien des fatigues le succès de l'œuvre à laquelle l'apôtre allait se vouer. Et pourtant, « après tout cela, écrit le P. Le Jeune, il se vit quasi maître sans écoliers et pasteur sans ouailles », car de ses trois élèves, un seul tint ferme et n'abandonna point la résolution qu'il avait prise de le suivre. Les deux autres remontèrent quelques jours après vers la grande mer intérieure ³ dont le clapotement plaintif parlait de loin à leur cœur de Sauvages et les remplissait d'une invincible nostalgie.

Le missionnaire descendit à Québec, en compagnie de Satouta: ainsi s'appelait le

1 *Relation* de 1636, p. 71.

2 Le P. Davost, qui avait quitté Sainte-Marie cinq jours après lui (27 juillet), était resté à l'arrière-garde.

3 C'est ainsi qu'on appelait le lac Huron.

jeune homme qui lui était resté fidèle. Il y fut bientôt suivi par cinq autres Hurons. On pouvait dès lors considérer le séminaire indigène comme fondé. Mais la mort y étant venue faire inopinément deux vides, les regrets, l'ennui, envahirent ceux qui survivaient. A force de patience, de tact, de bienveillance et de douce fermeté, le P. Daniel parvint cependant à les retenir. Il est vrai qu'il se dépensa avec un tel dévouement à son ingrate tâche qu'il en pensa mourir épuisé. Mais Dieu, qui le destinait à une fin plus glorieuse, lui rendit ses forces, et le saint ouvrier, reprenant le labeur interrompu par la maladie, s'y consacra avec une abnégation qui se raffermissait en face de l'épreuve, comme elle semblait s'être rajeuni au contact de la souffrance et de la croix.

Les traverses ne manquaient pas en effet au P. Daniel. En 1637, il n'y avait plus que deux séminaristes à Notre-Dame des Anges. Alléchés par ce qu'ils entendaient dire dans leurs bourgades, trois nouveaux venus se présentèrent. Mais ce qu'ils cherchaient, ce n'était pas la lumière: ils voulaient avant

tout jouir du bien-être dans une indolente oisiveté. On le comprit sans peine. Se voyant devinés, ils s'emparèrent d'un canot, le remplirent d'objets volés à la résidence, et, par une claire matinée de septembre, ils s'enfuirent à la dérobée, sans qu'on sût jamais depuis ce qu'ils étaient devenus.

Cependant, les nouvelles qui arrivaient du pays des Hurons allaient toujours de mal en pis. — On s'attendait chaque jour à un massacre général des Pères et des Français qui habitaient ces contrées. L'hiver s'était passé dans des craintes continuelles, — tempérées pourtant de loin en loin par des espérances qu'on aurait voulu croire solides. Le printemps venu, le chevalier de Montmagny, qui avait succédé à Champlain, se résolut à savoir exactement où en étaient les affaires, et il se décida en conséquence à envoyer quelques personnes de son entourage chez les Hurons. Mais n'était-ce pas les exposer à une mort certaine, si les hostilités se déclaraient ? On ne pouvait pas avoir de doute à ce sujet. Aussi les deux séminaristes qui étaient demeurés à Québec s'offrirent-ils au Gouverneur pour lui

rendre eux-mêmes ce bon office. Leur offre fut acceptée, et le supérieur de la mission leur adjoignit le P. Daniel pour remonter le grand fleuve.

On se mit en route vers le commencement du printemps. L'époque n'était pas favorable au voyage, car la fonte des neiges grossissait les rivières et en rendait le courant presque irrésistible. Il ne fallait rien moins que l'adresse proverbiale des Algonquins pour affronter de pareils dangers: ceux qui accompagnaient l'apôtre ne réussirent pas cependant à lui épargner toutes les fatigues. A quelques journées de marche seulement des Trois-Rivières, le plus sûr des deux séminaristes — celui que l'on avait appelé au baptême Armand, du prénom de Richelieu — fut emporté avec son canot au passage d'un rapide: on le tira miraculeusement du fond de la rivière, mais le calice et les ornements sacrés du P. Daniel y demeurèrent. Un peu plus haut, le missionnaire fut sur le point d'expirer dans la brousse. On était parti de grand matin, sans boire ni manger, pour effectuer un portage. Chargé de son petit bagage, le prêtre cheminait en

priant, sous une chaleur torride, à travers les broussailles: il espérait que ses gens s'arrêteraient vers le milieu de la journée pour lui préparer un peu de nourriture et lui permettre de réparer ses forces. Il n'en fut rien. Avec leur insouciance ordinaire, les Sauvages « gagnèrent du pays », sans se préoccuper du retardataire. Si bien que la faiblesse du Père augmentant avec la chaleur du jour, il finit par tomber sur le sol, évanoui. Quand il reprit ses sens, trois ou quatre groseilles que Dieu avait placées à sa portée — comme jadis l'eau et le pain du prophète — lui donnèrent l'illusion d'un soulagement qu'il crût complet. Mais, à peine se fut-il levé pour se remettre en marche, qu'une seconde fois la faiblesse le jeta par terre. Il se préparait à mourir « heureux, dit-il, de partir de ce monde par obéissance », quand, après une heure ou deux, ses gens revinrent vers lui. Prière inutile: on n'avait rien; ses guides déchargent du moins le voyageur de son bagage, et soutenu d'abord, puis rafraîchi par l'eau d'un ruisseau qu'il rencontre sur la route, le P. Antoine peut enfin se traîner jusqu'à l'île,

où les séminaristes l'attendaient avec angoisse depuis deux jours.

L'épuisement était si profond que le missionnaire dut s'arrêter pendant quelques semaines dans cette bourgade. Il en repartit le 11 juin, et, un mois après (19 juillet 1638), il rentra dans le pays huron pour ne le plus quitter que onze ans après, mais cette fois par la voie du martyre et pour le ciel.

Le P. Daniel passa les années 1638 et 1639 à la résidence de la Conception, dans le bourg d'Ossossané. Il y avait pour supérieur le P. Jérôme Lalemant et pour compagnons d'armes les Pères François Le Mercier, Pierre Châtelain, Charles Garnier et du Perron. En 1640, il fut envoyé avec le P. Simon Le Moyne, chez les Arendaronons, une des quatre peuplades qui forment la nation huronne: on ne s'y était pas encore établi et il devait y fonder une mission. Les Pères se présentèrent d'abord à Saint-Jean-Baptiste, le plus peuplé des bourgs de ce pays, où on les accueillit avec un empressement peu ordinaire. « On ne parlait rien moins que de croire et d'embrasser la foi; les cabanes leur étaient ouvertes; et

ces bonnes gens, les venant inviter, leur présentaient avec un cœur d'amis, tout ce qu'ils pouvaient s'imaginer. » ¹

Ce fut bien autre chose quand éclata une de ces maladies épidémiques si communes dans ces bourgs malpropres: « Un ou deux grains de raisins secs, plein la paume de la main d'eau à demi sucrée, l'assistance qu'on tâchait de donner aux malades, soit par conseil, soit en allant demander l'aumône à la porte des cabanes les plus riches pour ceux qui étaient dans la pauvreté, c'étaient les charmes d'une charité que l'on n'avait jamais vue dans ces bourgades. » ² La confiance et l'affection grandissaient dans tous les cœurs, et, grâce à l'influence qu'ils exerçaient, Daniel et Le Moyne avaient envoyé déjà bien des petits anges au paradis. On pouvait prévoir une moisson plus abondante et plus désirée, lorsque tout d'un coup, sur ce champ qui paraissait si fertile, un terrible orage se forma.

1 *Relation de 1640*, p. 90.

2 *Relation de 1640*, p. 90.

On commença à dire que la maladie dont on souffrait avait été apportée par les Pères. Comme toujours, il se trouva des esprits simples et crédules, en même temps que des corruptions intéressées, pour affirmer cent mensonges: on avait vu des Robe.-Noire faire la nuit le tour des palissades du village, en secouant un livre d'où sortaient des étincelles enflammées qui se répartissaient entre toutes les cabanes. Sur le bord du lac, on les aperçut aussi, jetant du haut d'un roc solitaire des maléfices sur le pays. De jour en jour ces rumeurs prenaient plus de consistance; les esprits s'aigrissaient, les colères bouillonnaient, des menaces étaient proférées par les plus violents. A chaque instant, un coup de hache justicier pouvait venger des forfaits si indéniabiles...En cette occurrence, le P. Daniel fit ce qu'avait fait en 1637, à Ossossané, le P. de Brébeuf. Il se présenta au Conseil des anciens, pour y réfuter ces stupides calomnies. Dieu bénit sa vaillante confiance et ouvrit à sa parole l'esprit de ses auditeurs. Les anciens déclarèrent qu'Antouenen — c'était le nom du P. Daniel chez les Hurons — avait

raison et que les accusations portées contre les Robes-Noires étaient fausses. C'était une sorte de verdict d'acquiescement. On en profita pour élargir le cercle des œuvres entreprises, et, la même année, les deux missionnaires entamèrent l'évangélisation des bourgs de Sainte-Élisabeth et de Saint-Joachim.

C'est à cette époque, — le 27 septembre 1640, — que le P. Daniel fit sa profession solennelle à Sainte-Marie des Hurons. L'année suivante (1641), il se partagea entre Saint-Jean-Baptiste et Saint-Joseph. Cette nouvelle mission était assez éloignée de la première. La guerre iroquoise faisant rage à ce moment, on se trouvait tous les jours exposé à se voir enlever par les ennemis qui infestaient les bois. Mais ce danger n'était pas pour ébranler l'âme forte et tranquille de l'inébranlable ouvrier. Il allait à travers la forêt, le long des rivières, sur le bord du lac, sans crainte et confiant en Dieu, « recueillant de bourg en bourg, de village en village, les épis de froment que les anges séparent de l'ivraie, pour que dans le ciel ils composent cette couronne des élus qui a coûté tant de

sueurs et de fatigues au Fils de Dieu », ¹ et qui parfois coûtait aux missionnaires bien du sang.

Pendant l'été de 1641, le P. Chaumonot reçut d'un Huron de Saint-Michel un si grand coup de pierre sur la tête qu'il en tomba par terre. La hache levée, le bourreau allait achever sa victime, quand le P. Daniel, qui était aussi fort qu'adroit, lui arracha l'arme de la main. ² Un autre jour, les deux apôtres furent sur le point d'être percés de flèches dans une cabane. Mais si la fatigue des semailles était grande, la moisson commençait à s'annoncer, et, à en juger par les prémices, on pouvait assurer qu'elle serait bien belle. Il y avait dans ces âmes de Sauvages d'incroyables élans de foi et des générosités de sacrifice inépuisables, quand elles avaient été régénérées par le baptême. — Une chrétienne qui venait de perdre la vue et qui souffrait des douleurs presque intolérables, chantait au plus fort de son mal que la pensée du

¹ *Relation* de 1641, p. 68.

² Autobiographie du P. Chaumonot, Documents du P. Carayon, Doc. *M.* p. 45.

paradis adoucissait sa peine, que sa misère trouverait un terme et que la joie qu'elle espérait dans le ciel ne finirait point. — Un capitaine de Saint-Jean-Baptiste, ayant parlé imprudemment à son avis, accourut auprès du P. Daniel: « J'ai fâché Dieu, lui dit-il; mon péché a été un péché public: ordonne-moi une pénitence publique. Parle et je t'obéirai. » Le prêtre lui défend de paraître dans aucun festin pendant huit jours. « C'était le condamner à un jeûne plus étroit qu'au pain et à l'eau, et l'obliger plus de dix fois le jour à répondre qu'il faisait pénitence, »¹ car les festins, à certains moments, se succédaient dans ces cabanes depuis le matin jusqu'au soir. — Le P. Daniel, s'en étant aperçu, voulut atténuer la correction. « Mon frère, lui répondit le capitaine, tu as trop de défiance. Non, non, ne mollis pas. Il faut que j'achève ma pénitence jusqu'au bout. Qui-conque offense Dieu ne doit-il pas se trouver heureux d'en être quitte à si bon marché? »

A vrai dire, en récompense de cette foi si généreuse, Dieu prenait plaisir à multiplier les

¹ *Relation* de 1644, p. 100.

merveilles au milieu de ces forêts. Ne le fait-il pas souvent du reste dans les jeunes Églises, qu'elles naissent parmi les monuments fastueux de Rome et d'Athènes, sous les chênes druidiques de la Gaule ou à l'ombre des pagodes du Japon ?

Vers la fin de l'été de 1641, quelques guerriers de Saint-Michel revenaient de l'ennemi. Tout d'un coup, au milieu d'un lac de vingt lieues de large, un orage furieux éclate sur leur tête. Leur canot d'écorce étant trop faible pour résister à de pareilles tempêtes, ils se rendent compte du péril, et, désespérant d'y échapper, ils entonnent le chant lugubre que les Sauvages ont l'habitude de faire entendre quand ils se voient en face de la mort. « Camarades, dit l'un d'eux, les démons que vous avez appelés ne peuvent vous entendre. Pour moi, je vais prier mon Dieu. S'il veut, il nous fera miséricorde, quoique vous l'ayez offensé. » Il dit et prie; et aussitôt, à la stupefaction de ses compagnons de route, « leur barque se trouve en repos, les vagues s'apaisent, et l'endroit où ils passent se rencontre aussi uni qu'une glace, quoique de part et d'autre

le vent continuât toujours dans sa fureur et qu'il y eût de la tempête assez pour abîmer mille canots. »¹

Plusieurs faits merveilleux de ce genre se produisirent. Grâce à eux autant qu'à l'in-fatigable dévouement du P. Daniel, le christianisme s'étendait de plus en plus. Cependant jamais le pays n'avait été plus avant dans l'affliction. Les années 1646 et 1647 furent particulièrement des années désolées. Elles s'écoulèrent dans les alarmes, car les Iroquois continuaient à faire aux Hurons une guerre acharnée. Les Arendaronons habitaient la frontière du côté de l'est et ils se trouvaient par là même les plus exposés aux coups de l'ennemi. Ils en furent accablés. Les surprises et les échecs répétés qu'ils subirent les affaiblirent même à tel point qu'ils se virent contraints d'abandonner momentanément leur pays pour se retirer dans les bourgades intérieures, qui étaient de bien meilleure défense et où le P. Daniel les suivit.

¹ *Relation* de 1642, p. 87. — Ce chrétien s'appelait Armand. C'était le séminariste qui avait été miraculeusement sauvé après avoir été emporté sur un rapide, en revenant dans son pays avec le P. Daniel.

« Il y avait quatorze ans que, au rapport de son supérieur, l'apôtre travaillait dans la mission des Hurons, avec un soin infatigable, un courage généreux dans les entreprises, une patience insurmontable, une inaltérable douceur, et avec une charité qui savait tout excuser, tout supporter et tout aimer. ¹ Son humilité était sincère, son obéissance entière et toujours prête à tout faire et à tout souffrir. » La mort pouvait venir; si subite qu'elle pût être, elle ne le prendrait pas au dépourvu, car il portait son âme entre ses mains, étant depuis plus de neuf ans dans les villages de l'extrême frontière, et par conséquent, comme nous l'avons dit, dans les missions les plus exposées à l'ennemi.

La Providence divine, toujours infiniment délicate, lui réservait du reste un dernier secours. Vers la fin de juin, l'infatigable ouvrier vint faire sa retraite annuelle à Sainte-Marie des Hurons. Pendant huit jours, il se retrempa dans la prière, se plaçant en face de

¹ Relation de 1649, p. 4, ch. I: « De la prise des bourgs de la mission de Saint-Joseph. » C'est à ce récit que nous allons emprunter les détails concernant les derniers jours du P. Daniel.

cette éternité qui pour lui était alors si proche, et conversant seul à seul dans l'oraison avec son Dieu. Comme il en avait l'habitude, il fit une confession générale: ce devait être la dernière de sa vie. Puis il sortit de retraite, tellement enflammé du désir de répandre son sang pour les âmes, qu'il ne voulut pas rester un jour de plus au milieu de ses frères. En vain lui remontra-t-on qu'un peu de repos lui était nécessaire. Il ne se laissa point ébranler. N'allait-il pas du reste vers le repos véritable, celui que ne troublent jamais ni lassitude ni douleur ?

Le P. Daniel quitta Sainte-Marie le 2 juillet; le 3, il était dans sa mission de Saint-Joseph, à Téanaustayé. Cette bourgade, située sur la frontière sud-est du pays des Hurons, au pied d'une chaîne de collines boisées, renfermait quatre cents familles et deux mille habitants au moins. Elle était fortifiée à la manière huronne de palissades faites de troncs d'arbres reliés entre eux, et constituait un des boulevards de la contrée. Sa population avait été particulièrement féroce, et nombre de prisonniers y avaient jadis été

dévorés. Mais le missionnaire, en quatre ans de labeurs, y avait fait de nombreuses conversions. Les nouveaux chrétiens s'y montraient d'une ferveur extrême. Aussi, à peine arrivé, le P. Daniel se rendit tout droit à l'église. Les fidèles y étant accourus à sa suite, il leur prêcha sur la nécessité d'être toujours prêt à bien mourir. Agissait-il sous le coup d'un pressentiment céleste? Dans tous les cas, sa parole impressionna si vivement ses auditeurs qu'un grand nombre d'entre eux se confessèrent.

Le lendemain, à l'aube, comme d'ordinaire, la petite cloche de la mission tinta joyeusement auprès du lac. Chaque jour, le missionnaire appelait ainsi son peuple à la prière, dès le lever du soleil. Ce matin-là, c'était le glas de ses chrétiens qu'il sonnait. Pendant qu'il célébrait le saint sacrifice, une effroyable clameur se fit entendre en effet: cri d'épouvante sur lequel on ne pouvait pas se méprendre. A la faveur des ténèbres, les Iroquois s'étaient approchés de Saint-Joseph et ils l'assaillaient à l'improviste. Aussitôt l'église se vide. Les uns courent au combat, les

autres cherchent leur salut dans la fuite. Quant au P. Daniel, il achève la sainte messe, puis, ayant mis les vases sacrés en lieu sûr, il se jette au cœur du péril pour encourager les combattants à une défense généreuse. Mais la lutte ne pouvait qu'être inutile car la plupart des guerriers étaient absents de Saint-Joseph. Les envahisseurs, qui le savaient bien, redoublaient d'efforts pour arracher la palissade extérieure. Celle-ci céda enfin. A partir de ce moment, tous ceux qui le virent s'enfuirent. On pressa le P. Daniel de se sauver, lui aussi; mais il s'y refusa, et, se ressouvenant de quelques malades dont il avait différé le baptême, il courut dans leurs cabanes pour le leur administrer.

Cette œuvre de charité accomplie, le vaillant apôtre revint à la maison de Dieu. Elle était pleine de chrétiens et de catéchumènes: il les exhorta tous en quelques mots à la contrition et donna l'absolution aux premiers; puis, après avoir trempé son mouchoir dans l'eau, — impuissant à les régénérer d'une autre manière, — il baptisa par aspersion

ceux qui lui demandaient le baptême avant de recevoir la mort.

Cependant, les Iroquois avaient saccagé la plupart des cabanes et ils se dirigeaient vers l'église. « Fuyez, dit alors l'héroïque pasteur à ceux qui s'y trouvaient encore; essayez de gagner les bois et d'y trouver un refuge. » Et, pour leur donner quelques instants de plus, d'un pas tranquille il descend du sanctuaire vers la porte par où arrivaient les ennemis.

En voyant ce prêtre s'avancer seul et sans armes à leur rencontre, ceux-ci furent frappés de stupeur. Victime et bourreaux demeurèrent un moment face à face, immobiles; les Sauvages reprirent bientôt pourtant possession d'eux-mêmes et de leur férocité. Mais, tenus encore à distance par je ne sais quel respect, c'est à coups de flèches d'abord, d'une arquebusade ensuite, qu'ils renversèrent le serviteur de Dieu sur le sol (4 juillet 1648).

Lorsqu'il y eut expiré, les forcenés qui l'entouraient firent subir à son cadavre les indignités atroces qu'ils infligeaient d'ordinaire à leurs captifs. Puis, mettant le feu à

l'église, ils jetèrent au milieu du brasier les restes sanglants sur lesquels ils venaient de s'acharner.

Le jour même, les Iroquois s'éloignèrent. Ils laissaient derrière eux sept cents victimes et un village qui ne devait pas se relever de ses ruines. Quant au P. Daniel, il était tombé dans l'église. Mais, comme si ce sacrifice avait été insuffisant, Dieu voulut que les membres mutilés du martyr fussent consumés par le feu au pied de l'autel où, une heure auparavant, prêtre, il avait immolé la Victime par excellence, Jésus-Christ.

Ces cendres, que le vent allait emporter, témoignaient que l'holocauste était entier.

Le ministre du bon Pasteur pouvait-il mieux imiter son Maître, et dans son héroïque oubli de lui-même, se sacrifier plus pleinement à son troupeau ?





